

présents tous les symptômes que je viens d'énumérer. La figure est rouge, la tête douloureuse ; le pouls, à 100 ou 110, n'est pas très-fort. Vous apprenez en outre que le malade a eu dès le début des sueurs profuses, qui n'ont pas amené d'amélioration sensible : elles étaient tellement abondantes qu'il était obligé de changer de linge plusieurs fois par jour ; et cependant le pouls n'a pas diminué de fréquence, la céphalalgie est aussi intense que par le passé, l'agitation et l'insomnie sont de plus en plus marquées. Ici se présente une question de pratique fort importante. Comment agirez-vous dans un cas pareil ? Votre malade n'a pas de douleur à l'épigastre ; il ne présente aucun signe d'affection locale, ni dans la cavité thoracique, ni dans la cavité abdominale ; il a été purgé, on lui a donné des diaphorétiques, peut-être des mercu-riaux ; on a pris pour le régime, la ventilation et la propreté, toutes les mesures convenables, et cependant le patient est toujours dans le même état, le mouvement fébrile persiste dans toute sa force, la céphalalgie, la fréquence du pouls et l'insomnie n'ont point été modifiées.

Il est clair que dans ces circonstances vous ne pouvez plus rien espérer des sueurs ; elles ne peuvent plus amener d'amendement. Je fus mandé, il y a quelque temps, auprès d'un jeune homme atteint de typhus, dont l'état était de tout point identique avec celui que je viens de vous décrire. C'était le sixième jour : le pouls était à 110 ; l'agitation était violente, la céphalalgie sévère. J'appris que depuis le début de la maladie il y avait eu des sueurs abondantes. Tout en reconnaissant la nécessité d'un traitement plus actif que celui qui avait été mis en œuvre jusqu'alors, les médecins voyaient dans les sueurs une contre-indication formelle à toute mesure déplétive ; ils disaient que cette sécrétion cutanée considérable montrait l'inopportunité d'une médication éner-gique, et qu'elle serait rapidement suivie de la guérison. Quant à moi, j'étais convaincu que leur interprétation était complètement erronée, et je déclarai nettement qu'il ne fallait rien espérer de cette diaphorèse ; j'ajoutai que lorsqu'on les rencontre avec un mouvement fébrile persis-tant, avec un pouls rapide, de la céphalalgie et de l'agitation, les sueurs indiquent toujours l'emploi des antiphlogistiques, et plus spécialement la nécessité de la saignée. Je leur rappelai ce qui se passe chez les malades atteints d'arthrite, qui sont inondés de sueurs sans en être sou-lagés, tandis qu'une large saignée du bras amène, comme chacun le sait, une amélioration évidente. Mon avis était donc de pratiquer im-médiatement une saignée, quoique la maladie eût déjà cinq ou six

## DIX-SEPTIÈME LEÇON.

### LE TARTRE STIBIÉ ET L'OPIMUM DANS LE TYPHUS FEVER.

(Suite.)

Mode d'action de l'émétique uni à l'opium. — L'efficacité de ce traitement n'est pas la même à toutes les périodes du typhus fever. — Les sueurs du début n'ont aucune signification favorable. — Observations.

Certaines manifestations morbides annulent les effets du traitement par le tartre stibié et l'opium.

Indications posologiques de l'émétique et du laudanum.

MESSIEURS,

Dans notre dernière conférence, je vous ai parlé de l'influence nar-cotique des préparations antimoniales, et j'ai tout particulièrement insisté sur les avantages qui résultent de la combinaison des antimo-niaux avec les agents narcotiques proprement dits. Je vous ai dit que les bons effets de l'émétique dans le *delirium tremens* semblent être complètement indépendants de son action sur l'estomac, puisque nous avons observé ces effets chez des individus qui n'avaient eu ni nausées, ni vomissements. Je vous ai signalé également ces cas de délire alcool-ique dans lesquels l'opium employé seul, sous toutes les formes possi-bles, n'avait pu amener le sommeil, tandis qu'un mélange d'émétique et de laudanum avait réussi à calmer le malade et à lui donner un repos bienfaisant et réparateur. Nous allons poursuivre aujourd'hui l'étude des indications du tartre stibié dans le typhus fever.

Dans une des formes de cette maladie il est une période très-redou-table et très-dangereuse, dans laquelle je me suis admirablement trouvé de l'emploi de ce médicament. Un individu est pris de typhus ; il en a tous les signes ordinaires, tels que la soif, l'agitation, la chaleur à la peau, la fréquence du pouls et la douleur de tête. Vous êtes appe-lés auprès de lui le troisième ou le quatrième jour, et vous trouvez encore

jours de date, et que le pouls ne fût pas très-fort. En conséquence on tira au malade seize onces de sang ; il se trouva quelque peu soulagé, et la faiblesse n'en fut point accrue. Restait la question du traitement ultérieur.

Ce jeune homme avait été énergiquement purgé ; il ne toussait pas et ne souffrait pas dans le ventre ; il présentait comme symptômes principaux de la douleur de tête, de l'insomnie et des sueurs ; une certaine agitation nerveuse était venue compliquer cet état. Je proposai alors, à la grande surprise de mes confrères, de donner à notre malade du tartre stibié à hautes doses. Ils se récrièrent d'abord sur l'étrangeté de cette pratique ; mais lorsque je leur eus fait connaître les raisons qui me portaient à l'adopter, ils consentirent à tenter l'épreuve. Je leur dis que, dans les cas de ce genre, l'émétique faisait en quelque sorte partie intégrante du traitement antiphlogistique qui commençait par la saignée générale, et que, loin d'augmenter les sueurs, il les ferait très-prompement disparaître en modifiant l'état inflammatoire dont elles dépendaient. Ce raisonnement pouvait paraître paradoxal, mais l'événement en montra la justesse. Je prescrivis le tartre stibié d'après les règles que l'on suit d'ordinaire dans la pneumonie aiguë : je fis faire une potion contenant, dans 8 onces (256 grammes) de véhicule, six grains (36 centigrammes) d'émétique avec un peu de gomme et d'eau de cannelle. Cette potion devait être prise en vingt-quatre heures. Lorsque le malade eut pris ainsi cinq à six grains du sel antimonial, les sueurs commencèrent à diminuer ; le second jour, elles n'étaient presque plus appréciables, et la céphalalgie était beaucoup moins forte. L'amélioration augmenta rapidement, le sommeil revint, l'agitation nerveuse disparut à son tour, et la convalescence ne tarda pas à être régulièrement établie.

Je n'eus pas moins à me louer de la médication stibiée dans un de ces typhus à forme insidieuse, comme nous en voyons beaucoup aujourd'hui : il n'y a dans ces cas-là ni symptômes prédominants, ni phénomènes immédiatement alarmants, et pourtant la maladie marche, les jours succèdent aux jours sans amener aucun mouvement critique appréciable. Dans le fait dont je veux vous entretenir, il s'agit d'un typhus qui ne présentait aucune particularité bien saillante ; le malade était très-nerveux, il était effrayé de son état, et voilà tout. La fièvre persistait, et il n'était pas possible de découvrir aucun autre symptôme ; la douleur de tête était peu marquée, il n'y avait pas de toux ; le ventre était à peine sensible, on n'observait ni vomisse-

ments ni diarrhée ; le pouls n'était pas beaucoup au-dessus du chiffre normal.

Quelques médecins, amis du malade, lui avaient fait appliquer des sangsues à la région épigastrique ; mais on l'avait fait à titre de mesure préventive bien plutôt que pour combattre quelque affection actuelle. Vers le huitième ou le neuvième jour, le pouls commença à s'élever ; le malade se plaignit de la tête, il devint agité et perdit le sommeil. Au onzième jour, il souffrait encore plus de sa céphalalgie, il était en proie à une excitation nerveuse évidente : il n'avait pas goûté un instant de repos depuis quarante-huit heures. Cet état d'insomnie et d'agitation fut immédiatement suivi d'un délire des plus violents. Cet homme, les yeux toujours ouverts, portait successivement ses regards d'un objet sur un autre avec une inconcevable rapidité ; il avait des tressaillements continuels dans les membres et était en proie à une jactitation incessante. Son délire ne lui laissait pas un instant de répit : tantôt il criait et proférait des menaces, tantôt il parlait à voix basse et murmurait entre ses dents. Ses amis conçurent alors les plus vives alarmes, et mirent en œuvre tous les moyens dont l'art dispose : après avoir fait raser la tête du malade, ils la couvrirent d'autant de sangsues qu'ils en purent placer ; aux sangsues succédèrent des applications froides qu'ils renouvelaient avec la plus scrupuleuse attention ; enfin ils insistèrent sur l'emploi des purgatifs. A ce moment, c'est-à-dire au onzième jour de la maladie, on m'envoya quérir.

En arrivant auprès du malade, je vis qu'il faisait de violents efforts pour sortir de son lit, et je retrouvai sur sa figure l'expression qui caractérise les maniaques. Dans cette conjoncture, je conseillai d'administrer le tartre stibié à hautes doses, de la même manière que dans le cas précédent ; seulement, en raison de la violence du délire, je fis donner toutes les heures la dose qu'on donne d'habitude toutes les deux heures. Le patient prit ainsi dix à douze grains (60 à 72 centigrammes) d'émétique dans l'espace d'une nuit, et le lendemain il ne délirait presque plus. Sous l'influence de cette médication, il devint bientôt tout à fait calme, tomba dans un profond sommeil, et marcha rapidement dès lors vers la guérison.

Dans les deux cas précédents, j'étais guidé par des règles connues de tous les médecins. C'est en effet un précepte thérapeutique bien vulgaire que celui qui recommande l'émétique dans le typhus fever, lorsqu'il y a une congestion sanguine évidente vers l'encéphale, et, par suite, de la douleur de tête, de l'insomnie et du délire. Mais dans les faits dont je

vais vous rendre compte, j'ai administré le tartre stibié dans des conditions tout à fait nouvelles et fort importantes à connaître. Les principes qui m'ont conduit à cette pratique ont été établis depuis longtemps; mais la pratique elle-même est complètement nouvelle, et de plus (je le dis avec un juste orgueil, car elle a déjà arraché bien des malades à la mort) elle m'appartient en propre, elle est entièrement mienne.

Peu de temps après l'ouverture de notre session actuelle, un élève de cet hôpital, M. Cookson, qui se distinguait entre tous par son ardeur pour les études cliniques, fut pris de typhus fever en visitant nos salles, dans lesquelles étaient plusieurs malades atteints par l'épidémie régnante. C'était un de ces typhus insidieux qui ne présentent aucun symptôme prédominant à attaquer, aucune affection locale à combattre, aucun mouvement critique à favoriser. Pendant les sept ou huit premiers jours, sauf une céphalalgie qui fut beaucoup soulagée d'ailleurs par une application de sangsues, ce jeune homme parut aller très-bien. La peau n'était pas très-chaude, la soif n'était pas vive; il n'y avait ni nausées ni douleurs abdominales; le pouls ne battait que 85 fois par minute. Il y avait eu des sueurs suivies de quelque soulagement. Vers le huitième ou le neuvième jour, le pouls s'éleva, et le malade commença à présenter des phénomènes hystérimiformes. Or, toutes les fois que dans le cours d'une fièvre vous voyez apparaître des symptômes de ce genre, tenez-vous sur vos gardes, le danger est proche. En fait, je ne me rappelle pas avoir vu un seul cas ainsi caractérisé, qui n'ait pas abouti à des accidents nerveux d'une épouvantable sévérité. A ce moment je prescrivis les antispasmodiques; mais je n'en augurais rien de bon, car je savais bien que cet état n'était que le précurseur de phénomènes plus graves encore. J'ordonnai, en outre, comme moyen préventif, une application de sangsues sur la tête. La fièvre continua à marcher, la céphalalgie devint beaucoup plus vive; l'état nerveux et l'insomnie persistaient; enfin, le malade tomba dans une prostration profonde. Au quatorzième jour, il avait la langue noire et rôtie, le ventre ballonné; il n'avait plus conscience ni de la miction ni de la défécation; il était depuis quatre jours en proie à un violent délire, et tentait à chaque instant de sortir de son lit. Depuis cinq jours et cinq nuits il n'avait pas eu un moment de sommeil.

Le docteur Stokes est venu alors, avec sa bienveillance habituelle, m'assister de ses lumières et de ses conseils, et nous avons mis successivement en œuvre tous les moyens que l'expérience pouvait nous sug-

gérer. Des vésicatoires ont été appliqués à la nuque, des lotions froides ont été faites sur la tête. Nous avons combattu le ballonnement du ventre; et comme l'absence du sommeil était le symptôme le plus saillant et le plus fâcheux à la fois, nous avons été amenés à essayer de l'opium, mais avec les plus grandes précautions. En conséquence, nous avons prescrit d'abord de la poudre de Dover unie à *Hydrargyrum cum creta*, dans le but de modifier les phénomènes abdominaux et de ramener le sommeil. N'ayant pas obtenu de cette façon les résultats que nous désirions, nous avons donné l'opium en lavement; nous connaissions, en effet, la puissante influence de ce moyen dans le délire des blessés et des opérés. Même insuccès que la première fois, l'insomnie était toujours absolue. Le soir, nous eûmes recours, comme dernière ressource, à une large dose de gouttes noires, bien convaincus que si cet agent échouait encore, il ne restait au malade aucune chance de salut.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous avions la douleur d'apprendre que notre médication était demeurée sans effet. L'agitation et le délire avaient été plus intenses que jamais. Nous étions alors au quinzième jour, et en entrant dans la chambre du malade à huit heures du matin, nous l'avons trouvé dans l'état suivant: tout son corps était agité par des tiraillements et des soubresauts de tendons; les yeux, injectés, roulaient incessamment dans les orbites. Depuis plusieurs jours le décubitus était dorsal; la langue était sèche et noire, le ventre ballonné; le pouls, à 140, était fréquent et filiforme. Le délire se traduisait par des phrases concises prononcées rapidement à voix basse. Il y avait alors huit jours et huit nuits que le malade n'avait dormi. Ici se présentait une question pratique de la plus haute importance. Comment calmer cet état nerveux? Comment ramener le sommeil absent? Les vésicatoires à la nuque, les applications froides, les purgatifs, tout avait également échoué. L'opium, administré sous diverses formes, ne nous avait donné aucun résultat, et cependant il était clair que si nous ne parvenions promptement à faire dormir le malade, il était perdu.

Dans cette occurrence, j'eus l'idée d'administrer l'opium suivant un procédé auquel je n'avais jamais songé jusque-là. Représentez-vous bien l'ensemble de phénomènes auquel nous avons affaire: pouls faible et fréquent; langue noire, sèche et frémissante; tympanite considérable, prostration extrême, soubresauts des tendons, agitation nerveuse excessive, mussitation continuelle, délire doux, insomnie complète. Jedis

au docteur Stockes que je désirais essayer d'un mélange de tartre stibié et d'opium. J'ajoutai que j'avais employé ce moyen avec beaucoup de succès dans plusieurs cas de *delirium tremens*, et que je croyais utile d'y avoir recours dans les circonstances actuelles. M. Stokes me répondit qu'il ne connaissait rien qui justifîât cette médication dans un cas pareil ; qu'il n'avait sous ce rapport aucune expérience qui pût le guider, mais qu'il s'en rapportait pleinement à moi. Nous prescrivîmes donc la potion suivante que j'ai l'habitude d'employer dans le traitement du *delirium tremens* : tartre stibié, quatre grains (24 centigrammes) ; teinture d'opium, une drachme (4 grammes) ; mixture camphrée (1), huit onces (256 grammes). On en donna une cuillerée à bouche toutes les deux heures. Le succès fut véritablement magique. Après la seconde dose il y eut un vomissement bilieux très-abondant, sans suites fâcheuses. Lorsqu'il eut pris trois ou quatre cuillerées de sa potion, le malade s'endormit ; il se réveilla calme et dispos. A dater de ce moment, il alla de mieux en mieux et ne tarda pas à guérir.

Je dois maintenant vous dire quelques mots de la maladie de M. Stephenson, élève de M. Parr dans cet hôpital. Ce jeune homme, comme plusieurs d'entre vous s'en souviennent sans doute, fut pris de typhus fever vers le milieu de janvier. Le mardi soir il se plaignit de fatigue et de malaise ; le jour suivant il constata qu'il avait de la fièvre, mais sans aucun symptôme prédominant. Vers le soir il prit un mélange de calomel et de poudre antimoniale (2), sans effet appréciable ;

(1) On emploie très-fréquemment en Angleterre, comme *véhicule*, une mixture camphrée dont voici la formule :

℞ Camphre . . . . .	1 demi-gros = 2 grammes
Esprit rectifié . . . . .	10 minimes = 4
Eau . . . . .	une pinte = 475

Broyez le camphre d'abord avec l'esprit, puis avec l'eau ajoutée peu à peu, et passez à travers un linge.

La teinture d'opium de la pharmacopée anglaise est ainsi composée :

℞ Opium dur en poudre . . . . .	3 onces = 96 grammes.
Esprit rectifié . . . . .	2 pintes = 950 grammes.

Faites macérer pendant quatorze jours et filtrez. (*Pharmacopée de Londres.*)

(Note du TRAD.)

(2) Poudre d'antimoine composée.

℞ Sesquisulfure d'antimoine pulvérisé . . .	1 livre = 372 grammes.
Corne de cerf râpée . . . . .	2 livre = 744

Mélez ensemble et projetez le mélange dans un creuset rougi au feu, en remuant

le lendemain il avait des frissons, un violent mal de tête et des douleurs dans le dos ; il était tourmenté par la soif et l'insomnie, et se sentait très-affaibli. On lui prescrivit une potion camphrée, additionnée de tartre stibié et de nitrate de potasse, ce qui amena quelques selles liquides et une légère diaphorèse ; mais, en raison de l'action du tartre stibié sur l'estomac, en raison de la soif et de la sensibilité épigastrique dont se plaignait le malade, on suspendit l'usage de cette potion, et l'on administra des boissons gazeuses. Deux jours après, comme la douleur persistait au niveau de l'épigastre, on fit appliquer au creux de l'estomac douze sangsues, puis un vésicatoire qui amena quelque soulagement ; le ventre fut maintenu libre au moyen de lavements.

Le malade fut remis alors à l'usage de l'émétique et du nitre, avec addition de cinq gouttes de laudanum à chaque dose ; mais l'aggravation des symptômes gastriques força d'interrompre la médication. Une agitation très-vive survint à ce moment, et le délire prit un caractère plus violent. La tête fut rasée, on appliqua des sangsues derrière les oreilles et des vésicatoires aux tempes ; on couvrit en outre le ventre d'un large vésicatoire qui atténa beaucoup les accidents abdominaux, mais les phénomènes cérébraux et nerveux devenaient de plus en plus inquiétants. Le délire s'accrut encore, il s'y joignit des soubresauts de tendons ; le malade épluchait ses couvertures ; il ne dormait plus, et il fallait le maintenir par la force dans son lit.

Voici quels étaient, au dix-septième jour, les symptômes principaux : langue brune et sèche, soif peu vive ; pas de douleur dans le ventre ; yeux rouges, regards indécis ; insomnie depuis cinq nuits, mussion continue ; délire qui présentait les caractères du *delirium tremens*, *subsultus tendinum*, jactitation extrême ; selles et urines involontaires. Je conseillai de donner immédiatement le mélange d'émétique et de laudanum, et d'en surveiller attentivement l'action. Après deux cuillerées le calme survint, amenant avec lui un amendement notable de tous les accidents ; et avant qu'on eût donné la troisième dose, le malade tomba dans un profond sommeil : au réveil, la raison et la tranquillité étaient revenues. La potion, continuée toutes les quatre heures, produisit une amé-

toujours jusqu'à ce qu'il ne se dégage plus de vapeurs. Pulvériser le résidu et mettez-le dans un creuset ; allumez le feu, et augmentez-le par degrés, de manière que le creuset soit rouge pendant deux heures. Réduisez le résidu en poudre très-fine. (*Pharmacopée de Londres.*) (Note du TRAD.)

loration de plus en plus sensible ; il y eut une nouvelle période de sommeil assez longue qui assura la guérison. Le lendemain du jour où j'avais ordonné la potion émétisée, M. Stephenson prit un peu de porter, et le jour suivant, du vin de Bordeaux et du bouillon de poulet. Au bout d'une semaine il put s'asseoir dans son lit, et sept jours plus tard il était en état de quitter l'hôpital, et d'aller à la campagne respirer un air plus pur.

Je puis vous citer une autre observation qui a également pour sujet un élève de cet hôpital : je veux parler de M. Knott. Ce jeune homme, très-laborieux, très-zélé pour les études cliniques, et qui m'était d'un grand secours pour les autopsies, fut atteint de typhus vers la fin de janvier. La maladie marcha pendant quelque temps sans présenter d'autre particularité qu'une agitation considérable et un état nerveux très-marqué. Puis le malade perdit le sommeil ; il fut pris d'une céphalalgie violente, d'une soif vive ; il eut le délire et devint excessivement irritable. L'opium, administré à plusieurs reprises sous différentes formes, soit seul, soit uni au musc et au camphre, ne put réussir à ramener le sommeil, et l'état de M. Knott s'aggravait de jour en jour. Au treizième jour, il était dans une situation véritablement dangereuse ; l'agitation avait acquis une violence fort alarmante, tout sommeil était impossible. Il paraissait évident, à ce moment-là, que si l'on ne tentait rien pour abattre l'excitation et procurer du repos au patient, il n'aurait aucune chance de salut. Je proposai alors au docteur M'Adam, qui le voyait avec moi, de donner le tartre stibié et l'opium. Après trois cuillerées de la potion, il y eut une selle bilieuse très-abondante, et, immédiatement après, un sommeil bienfaisant s'empara du malade ; il eut en dormant des sueurs profuses, et lorsqu'il s'éveilla au bout de douze heures environ, tous les symptômes funestes avaient disparu. L'irritabilité nerveuse était vaincue ; la soif et la douleur de tête avaient cédé ; la langue était humide et nette, la raison complètement rétablie. Dès lors tout alla pour le mieux, et ce jeune homme recouvra rapidement ses forces et la santé.

Tout récemment encore j'ai employé l'émétique et l'opium dans plusieurs cas de typhus fever, et toujours avec le même succès. Un homme, du nom de Christopher Nowlan, entra le 3 février à l'hôpital de Sir Patrick Dun. Il était malade depuis dix jours ; il avait du délire, des soubresauts de tendons ; il ne pouvait ou ne voulait répondre à nos questions. Sa femme nous racontait qu'il avait eu de la diarrhée pendant les trois jours précédents, qu'il était parfois assoupi, mais qu'il ne

dormait pas ; il paraissait considérablement affaibli, et gardait le décubitus dorsal. On appliqua successivement plusieurs vésicatoires volants sur la poitrine et sur le ventre, et l'on prescrivit du vin et du bouillon de poulet. Il prit en outre, toutes les trois heures, la mixture suivante :

℞ Mixture camphoræ . . . . . f. ʒ j.  
Spiritus ætheris oleosi . . . . . f. ʒ s.  
Spiritus ammoniæ aromatici . . . . . f. ʒ ss.  
Moschi . . . . . gr. viij.

Misce (1).

Sous l'influence de cette médication, le malade sortit un peu de son état de prostration ; mais comme l'insomnie et le délire persistaient, je prescrivis la potion stibio-opiacée. Elle eut pour premier résultat deux ou trois selles abondantes, puis après la quatrième dose survint un profond sommeil. Au réveil, Nowlan était beaucoup mieux ; il entra bientôt après en convalescence.

Cette thérapeutique fut suivie d'effets non moins remarquables chez un malade nommé Michel Merray, qui présentait la même excitation nerveuse, la même insomnie. Cet homme était malade du typhus depuis dix jours, lorsqu'il entra à l'hôpital de Sir Patrick Dun ; il paraissait

(1) ℞ Mixture camphrée . . . . . 24 grammes.  
Esprit d'éther huileux . . . . . 2  
Esprit d'ammoniaque aromatique . . . . . 2  
Musc . . . . . 0,48

Mélez.

J'ajoute ici les formules de l'esprit d'éther huileux et de l'esprit d'ammoniaque aromatique, produits inusités en France.

*Esprit d'éther huileux.*

℞ Éther sulfurique . . . . . 8 onces fluides = 192 grammes.  
Esprit rectifié . . . . . 16 onces fluides = 384  
Huile éthérée . . . . . 3 onces fluides = 72

Mélez.

*Esprit d'ammoniaque aromatique.*

℞ Hydrochlorate d'ammoniaque . . . . . 5 onces = 160 grammes.  
Carbonate d'ammoniaque . . . . . 8 onces = 256  
Cannelle en poudre . . . . . } aa 2 gros = 8  
Girofle en poudre . . . . . }  
Écorce de citron . . . . . 4 onces = 128  
Esprit rectifié . . . . . } aa 4 pintes = 1900  
Eau . . . . . }

Mélez et distillez six pintes (2850 gram.). (Pharm. de Londres.) (Note du Trad.)